Anthroponymes, patronymes et toponymes dans les œuvres littéraires :

quelle traduction de l'onomastique ?

Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU

Inalco, Plidam EA 4514

Résumé : À travers un roman de l'écrivain croate Miroslav Krleža : *Le retour de Filip Latinovicz*, sont questionnées les stratégies traductionnelles adoptées pour l'onomastique dans les fictions littéraires et leur incidence sur la compréhension et la réception des œuvres. L'œuvre fictionnelle nécessite une analyse littéraire critique informée des procédés stylistiques de l'auteur et de leur portée symbolique et sémantique. L'auteur *étrangéise* sa langue, rendant étranger le familier, à travers des procédés qui lui sont propres. L'*étrangéisation* opérée par l'auteur rend étrangère la lecture de ses œuvres tant pour les lecteurs locuteurs de la langue que pour les lecteurs étrangers. Ainsi, dans le jeu de l'écriture romanesque, le familier devient *reale* pour tous les lecteurs. Seule une lecture avertie leur permettra d'accéder au sens. Les *realia* culturelles, telles les noms propres, identifiées comme les *seules realia* dans l'œuvre littéraire et appréhendées *seulement* comme telles par le traducteur, peuvent mener à une lecture et à une traduction erronées. Or, les *realia* culturelles s'inscrivent à travers la *reale* intrinsèque à la littérature : l'*étrangéisation* de la langue, qui n'est pas d'ordre culturel mais auctorial.

Mots clés : traduction, littérature et *realia*, onomastique, étrangéisation, Miroslav Krleža

Abstract : *The return of Philip Latinowicz*, a novel by Croatian author Miroslav Krleža, raises questions about translation strategies adopted for onomastics in works of literary fiction and their effect on the understanding and reception of works. Works of fiction require a critical lens that takes into account the author's stylistic devices and their symbolic and semantic significance. The author *foreignizes* his language, turning the familiar into the foreign via his own unique techniques. This foreignization makes the author's work foreign to not only foreign readers, but to speakers of the work's original language as well. Thus, in the case of novelistic writing, the familiar becomes reale for all readers and only a well-informed reading will allow them to grasp the meaning. Cultural realia like proper names – which are identified as the only realia in literary writing and perceived solely as such by the translator – can lead to erroneous interpretation and translation. Cultural realia, however, are intrinsic to literature : the foreignization of the language, which is not cultural but rather is specific to the author.

Keywords : translation, literature and realia, onomastics, foreignization, Miroslav Krleža

Nous relevons dans les traductions littéraires une tendance à négliger les anthroponymes, les patronymes et les toponymes. Dans la plupart des cas, ils sont remplacés par des anthroponymes adaptés à la langue cible ou translittérés phonétiquement, parfois de façon erronée. Or, les écrivains en créant leurs récits créent aussi les personnages au moyen de différents procédés littéraires, dont l'invention des noms[1]. Les noms des personnages et des lieux sont rarement fortuits, ils nous renseignent sur l'origine tant nationale que sociale, sur les caractères des protagonistes, leurs rôles et leurs fonctions.

Dans son premier roman : *Le retour de Filip Latinovcz*[2], Miroslav Krleža[3] use d'un jeu constant avec les noms propres. Ce jeu onomastique est initié dès le titre du roman par un anthroponyme énigmatique *Latinovcz*.

Dans cette étude, nous montrerons que ce jeu onomastique participe pleinement de l'interrogation sur l'identité qui traverse l'œuvre : « Quels sont les fondements de l'identité ? ». Un questionnement conduit sur deux plans parallèles : l'identité des êtres et l'identité de la nation.

En un deuxième temps, nous analyserons deux phrases clés du roman composées essentiellement de toponymes et de patronymes qui marquent le basculement structurel du récit et permettent le classement de l'œuvre dans la catégorie des « romans initiatiques ». Ce qui nous ramène à la problématique centrale de l'identité.

Enfin, à travers ces analyses, il s'agira de souligner l'importance de l'usage des noms dans la littérature dont la non prise en compte lors des traductions des œuvres peut générer des ruptures de style, des contresens, voire empêcher leur réception.

1 Un héros croate au patronyme énigmatique

Filip Latinovicz, le protagoniste principal, a émigré dans des pays européens après avoir été chassé par sa mère pour avoir volé et péché. Plusieurs années après, tel l'enfant prodigue, il s'en revient au pays natal sous les traits d'un peintre de renom.

Il s'agit d'un roman croate. Le héros croate retourne en Croatie, plus précisément en Pannonie. Cependant le héros porte un patronyme qui n'est pas croate mais originaire d'Europe centrale. Ce patronyme renvoie donc à un Croate d'origine étrangère : un immigré. Le suffixe patronymique « -icz » est familier en Pologne, il pourrait donc

[1] Jean Pommier, « Comment Balzac a nommé ses personnages », *in* : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1953, n° 3-5. p. 223-234.

[2] Automne 1931, Miroslav Krleža se prépare pour un long et important voyage : Prague, Varsovie, et l'objectif final Moscou. Il emporte avec lui des notes pour un nouveau roman. Le premier roman, car les productions en prose antérieures sont des drames, ou des nouvelles. Il voudrait écrire ce roman dans le calme pragois. Du 19 janvier au 9 février 1932, dans une solitude complète, à Zbraslava, il travaille à finir son roman. Il revient à Zagreb à l'automne 1932.

[3] Miroslav Krleža (1893-1981) est né à Zagreb, dans l'empire Habsbourgeois. Écrivain dont l'œuvre représente une cinquantaine de volumes de poésies, de romans, de nouvelles, d'études, de drames, d'essais, de polémiques, et d'articles. Après la Seconde Guerre mondiale : il sera nommé vice-président de l'Académie yougoslave. Il conçoit, fonde puis dirige l'Institut de lexicographie de Yougoslavie et rédige : L'Encyclopédie de Yougoslavie, qui en est la publication maîtresse. Il remporte presque tous les grands prix littéraires yougoslaves et connaît la gloire. En 1968, il obtient le prix Herder de l'université de Vienne. Krleža est polyglotte, il connaît le hongrois, l'allemand, le russe, le français, etc. et le dialecte kaïkavien par sa grand-mère. C'est un esprit encyclopédiste, un humaniste, qui s'intéresse à tous les domaines de l'activité humaine, mais c'est aussi, par ses articles de journaux, ses revues, un homme engagé. Il a pratiqué à peu près tous les genres littéraires. Il n'a jamais cessé d'écrire et de publier jusqu'à sa mort.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

désigner une origine polonaise. Néanmoins son orthographe n'est pas polonaise. En polonais, nous aurions plutôt : Latynowicz. La graphie du patronyme semble être le résultat du croisement de plusieurs influences slaves. Pourtant c'est l'origine polonaise qui est mise en avant par les autres éléments du récit bien que la Croatie soit présentée comme le pays d'origine du héros. Afin de résoudre cette contradiction, il sera nécessaire de chercher les raisons et les enjeux de l'attribution d'un patronyme étranger au protagoniste principal du premier roman d'un écrivain croate.

1.1 Les origines de Filip Latinovicz

La mère de Filip est qualifiée de Polonaise. Est-ce par sa mère que Filip aurait hérité d'une origine polonaise ? Qui est-elle ? Casimiera, surnommée Regina, descend des Valenti. Les Valenti sont originaires de Vérone, ils ont épousé à Vilna des Lithuaniennes et se sont installés à Cracovie. Casimiera n'a jamais très bien appris le croate bien qu'elle connaisse plusieurs langues étrangères. Une généalogie du côté maternel quelque peu bigarrée. Cependant, le patronyme est donné par le père. Que savons-nous du père ? « A on sam po ocu je nepoznanica » (T.C.p. 163)[4] (« Et lui-même de par son père est une inconnue »), « une inconnue », dans le sens de mystère. Il vient d'on ne sait où. C'est l'indémontrable au sens mathématique, que l'on pose comme axiome, postulat. En revanche, cette inconnue va servir à la démonstration et à la création de l'œuvre romanesque. Ce père se voit attribuer, tout au long du récit, le qualificatif : « légitime ». Nous avons une indication sur son lieu de naissance : il est né à Ždala. Il s'agit d'un village croate près de la frontière ungaro-croate, à l'est de Koprivnica, dans un rectangle formé par les villages : Ždala, Gola, Malve, Hlebine, les deux derniers étant connus comme villages de peintres-paysans (art naïf). Dans Ždala, les Croates ne parlent que le hongrois. Nous en déduisons que le père ne parle pas ou très peu le croate. Ce père légitime est de mère hongroise de Székesfehérvár[5]. Quant à son grand-père paternel, nous n'avons aucune indication.

Selon le témoignage de sa mère, Filip a vécu avec son père jusqu'à l'âge de deux ans. Nous supposons que le père a reconnu son fils et lui a donné son patronyme. Toutefois, à aucun moment n'est indiqué le nom de son père. Nous savons seulement qu'il se prénomme Filip. Krleža, en ne donnant pas le patronyme du père ne veut-il pas entretenir le doute au sujet de ce père ? Est-ce là un procédé pour nous orienter sur le seul élément de l'identité du père qui importe : le prénom ? De plus, il est impossible d'un point de vue narratif d'avoir deux Filip Latinovicz dans le récit. Nous devons avoir à l'esprit un seul Filip Latinovicz, comme si l'autre n'avait jamais existé. Et a-t-il vraiment existé ? Agé de deux ans à la mort de son père, Filip ne le connaît que par les photos et sa tombe. Ou du moins s'il a existé, est-il vraiment son père ? C'est la question essentielle du récit. Le comportement de sa mère, la buraliste ancienne femme de chambre, ainsi que l'attitude des gens envers cette dernière ont toujours

[4] Miroslav Krleža, *Povratak Filipa Latinovicza*, Matica Hrvatska, Zora, Zagreb, 1973. Les citations tirées du texte croate sont marquées comme suit : (T.C.)
Miroslav Krleza, *Le retour de Philippe Latinovicz*, traduit du serbo-croate par Mila Djordjevic et Clara Malraux, Calmann-Lévy, Paris, 1988. Les citations en français sont tirées de cette édition.
Signalons d'emblée qu'il y a de nombreuses erreurs dans la traduction, bien souvent des omissions.

[5] Ancien Albe Royale, ville de Hongrie au nord-est du lac Balaton. La Pannonie avant d'être une terre était une mer. Le dernier vestige de cette mer aujourd'hui est le lac Balaton en Hongrie, ce lac se dit en croate *Blatno jezero* (lac de boue). La boue est un élément central dans l'œuvre de Krleža.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

suscité le doute chez Filip. Le fils voit sa mère comme une femme de « mauvaise vie », sur laquelle il ne sait rien de certain, tout est mystère. Par conséquent sa naissance, ses origines sont aussi un mystère.

> *« ce père mystérieux avait pendant des années plané sur l'enfance de Philippe comme une ombre redoutée. Le défunt, que Philippe se rappelait seulement couché dans sa bière, entre les dentelles de papier et les fleurs, s'était remis à vivre dans son imagination, énigme de plus en plus troublante et obscure. Et voici qu'aujourd'hui encore, après quarante ans, Philippe se sentait incapable de répondre à cette question : la livrée devenue pourriture sous cette croix de chêne contenait-elle réellement son père ? N'y avait-il pas eu là une manœuvre de sa mère, la buraliste, sur le compte de qui on jasait beaucoup en ville, mais qui n'avait jamais donné que des réponses conformes aux documents légaux ? Or, selon ces documents, le domestique du comte hongrois Philippe, avait épousé Casimiera, femme de chambre d'hôtel qui, précédemment, placée dans plusieurs grandes villes de l'Europe occidentale, parlait plusieurs langues étrangère ; et dans la ville de Kaptol, au service de l'évêque, un enfant était né au couple après dix mois de mariage légitime, avait été baptisé, dans le baptistère de cette même église des Frères, du nom de Sigismond-Casimir. »*(p. 24)

Si le patronyme Latinovicz n'apparaît jamais pour le père légitime de Filip, il est mentionné pour la mère. Il apparaît pour la première fois accolé au patronyme Valenti : « Mme Latinovicz-Valenti – la mère de Philippe – » (p. 98) pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur l'origine de ce patronyme. D'évidence, le premier patronyme est le nom marital de Casimiera et le second le nom patronymique. Par conséquent, nul doute, le patronyme Latinovicz a bien été donné par le père légitime de Filip. L'origine du père reste néanmoins une énigme puisque nous n'avons aucune information sur son propre père, nous ne pouvons que souligner un rapport avec la Hongrie de par la mère et la particularité de ce village natal où tous les habitants sont locuteurs de hongrois.

1.2 Le prénom Filip

Revenons au prénom Filip. Ce n'est pas le prénom de Filip Latinovicz mais celui de son père légitime. Son véritable prénom est Sigismund-Casimir. Il est précisé que Sigismund est le nom d'un roi polonais. De sa propre initiative, Filip échange son prénom de baptême contre celui de son père légitime avant d'entrer au lycée. Comment un valet de chambre peut-il penser à donner un nom royal à son enfant ? « Pourquoi est-ce que je m'appelle Sigismund… ? » (p. 245) Cela vient accentuer le doute, tout en nous donnant des indices sur l'identité du vrai père, qui pourrait être un aristocrate. Est-ce pour cette raison que Filip change son prénom, parce qu'il lui rappelle par trop son origine inconnue, par le doute qu'il suscite ? Est-ce une façon, dans le doute, d'acquérir une certitude ? D'acquérir une identité qui repose sur une réalité connue même si elle est fausse. Remarquons, que ce changement de prénom intervient à l'entrée au lycée, en pleine crise d'adolescence, d'identité.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Héros à la recherche du père qui, malgré le doute qui le ronge, se donne le prénom de son père dit légitime, se rebaptise. Il se fait le double de son père par l'anthroponyme qu'il copie. Ce père légitime, ce valet de chambre, dont on ne connaît pas le père, en cela semblable au fils, se voit attribuer un fils pour faire de lui un père. Mais est-ce le véritable père ? N'est-ce pas, en fait, un père de substitution ? Comme le prénom de Filip est un prénom de substitution, une fausse identité, une identité illusoire.

Filip est devenu par l'usage un prénom indéterminé socialement, même si à l'origine il était un prénom aristocratique. Philippe, selon le sens étymologique grec, est l'ami des chevaux, celui qui aime les chevaux. Par là était signifiée l'origine aristocratique de l'anthroponyme. Les premiers Croates sont venus en Pannonie à cheval. Le cheval est le symbole de la dynamique que le Pannonien porte en lui depuis les grandes migrations[6]. Ce sens non seulement rattache Filip au peuple croate mais aussi aux migrations. Le Croate est un migrant, depuis les origines, tout comme Filip qui est à la fois immigrant et émigrant.

1.3 « Zygmusik » : son « vrai nom »

Sa mère, dans ses élans de tendresse, très exceptionnels, l'appelle : « Zygmusik », que l'on qualifie de « vrai nom » (p. 19). L'affection, l'amour, et les sobriquets qu'ils inventent ne seraient-ils pas les seuls signes de la véritable identité des êtres ? Nous trouvons un écho de cette pensée dans le texte, où il est dit que chaque humain éprouve des moments de faiblesse, et, dans ces moments, a plaisir à l'émotion et aux larmes ; il devient romantique. Le moi s'attendrit et rêve de lauriers, de buste en marbre. Une émotion souvent liée à une histoire d'amour. « Nous vibrons aux aventures que d'autres ont notées et grâce à l'écho de nos propres souvenirs ! Notre être physique, physiologique et même, si vous voulez dans le sens figuré, notre être spirituel, devient alors un 'instrument de musique'. » (p. 197). Dans des moments exceptionnels, plus justement, dans des moments amoureux, notre être devient un instrument de musique ; ce qu'il produit est alors lyrique, musical. Le fruit d'un amour, l'enfant, peut symboliser ce moment lyrique par le nom qu'on lui donne. Le lien entre cet anthroponyme et le père réside dans cette connotation musicale : Zyg-musik. Le fils de la buraliste est cette douce musique qui s'élève de son cœur pour lui rappeler le lien d'amour qu'elle a vécu avec son amant. Cet anthroponyme lui rappelle donc l'homme qu'elle a aimé, qui lui a donné un enfant. Il est en étroite relation avec les sentiments amoureux qu'elle éprouve pour lui. Le prénom Sigismund (en polonais : Zygmunt) transformé en Zygmusik transfigure cette femme d'ordinaire si froide en la rendant tendre et aimante car à travers le prénom revit le père.

> « – *Tu es mon gentil petit Zygmusik, n'est-ce pas ?*
>
> *Il était gentil et petit et Zygmusik, et à elle, par-dessus le marché ! Oh ! que tout cela était singulier et solennel ! À ce moment-là il remarqua qu'elle avait mis ses bijoux d'or anciens et les boucles d'oreilles ouvragées qu'elle gardait dans une boîte de soie capitonnée. Philippe ne se souvenait pas de les avoir jamais vus sur elle.* » (p. 20)

[6] Gregory Peroche, *Histoire de la Croatie et des nations slaves du Sud (395-1992)*, F.X. de Guibert (O.E.I.L.), Paris, 1992.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

1.4 L'anthroponyme Sigismund : nom d'un roi polonais

Pourquoi l'auteur tient-il à préciser que Sigismund est le nom d'un roi polonais ? Dans les notes qui accompagnent le texte, l'on remarque que l'auteur n'a pas précisé auquel des trois rois de Pologne nommés Sigismund il fait allusion. Très certainement pour nous orienter vers une origine polonaise du héros. Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que l'auteur veut surtout nous mettre sur la voie, en nous donnant l'origine royale de ce nom. En effet, nous avons des Sigismund, roi de Bourgogne, roi de Hongrie, roi de suède, roi de Bohême, etc. Peu importe de savoir à quel roi de Pologne se réfère l'auteur. Nous sommes ici dans le domaine symbolique où un nom représente l'aristocratie et un autre le peuple. En se rebaptisant, Filip abandonne le monde que Sigismund représente : l'aristocratie et se donne un prénom indéterminé socialement mais qui appartient ici à un valet de chambre, au peuple. Nous retrouvons cette idée dans le jeu de mot que l'auteur a pratiqué avec le prénom choisi : Sigismund qui phonétiquement donne ci-gît ce monde.

En 1931, la Croatie fait partie du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Krleža ne fait-il pas une critique radicale de la royauté (monarchie) à travers son héros Filip Latinovicz et ce jeu magistral des anthroponymes ?

> *« de toute notre sympathie, nous nous sommes rangés du côté des esclaves persécutés… […]. Aujourd'hui, nos idées royalistes slaves du Sud se sont évanouies et c'est bien la preuve de ce que nous avions affirmé dans Plamen dès le début : que cette éthique royaliste et étatique est une mystification et un mensonge, qu'elle nous conduit dans une impasse […]. »* [7]

Les propos de Krleža dans sa revue *Plamen* seront confirmés par l'assassinat de Stjepan Radić[8] en 1928.

Ce qui nous pousse à penser que l'œuvre fonctionne sur deux plans. D'un côté l'histoire d'un homme, un récit fictionnel de retour et de recherche du père, de l'autre l'Histoire (plus précisément l'histoire de la Croatie) sur laquelle un écrivain porte son jugement. Pour Krleža, la patrie est Notre Maison[9][7] (*Naša Kuća*, 1918) et le chef de famille en est le père. Dans *Le retour de Filip Latinovicz* le véritable père est absent. Qui est donc le père ? Qui nous gouverne ?

L'auteur fera de nouveau allusion à l'anthroponyme Sigismund en parlant cette fois du roi Sigismund de Hongrie dans un épisode où il relate l'ascension fulgurante et la chute tout aussi fulgurante de « l'illustrissime, Silvije de Liepach, châtelain de

[7] Cf. Marijan Matković, *La vie et l'œuvre de Miroslav Krleža*, traduit du serbo-croate par Janine Matillon, UNESCO, Paris, 1977, p. 56.

[8] Stjepan Radić, homme politique et écrivain croate (1871-1928). Éditeur de la revue croate *Hrvatska Misao*(Pensée croate) début du XX^{e} siècle. Avec son frère fonde en 1904 le Parti paysan croate. En 1918, il rejette la monarchie, lutte pour la république, change le nom de son parti : Le Parti paysan républicain croate. Il sera à plusieurs reprises arrêté et son parti interdit. En 1925, il finit par accepter la Constitution et à participer au gouvernement de Pašić en devenant ministre de la culture. En 1927, il rejette le gouvernement et retourne de nouveau dans l'opposition. À l'Assemblée nationale de Belgrade, le 20 juin 1928, un Monténégrin Punisa Račić le blessera mortellement ainsi que deux autres députés du même parti dont son frère : Pavao Radić.

[9] Le thème de la maison, comme symbole de la patrie est traité par Krleža dans sa poésie, en particulier dans le poème *Naša Kuća*, *cf.* Marijan Matković, *op. cit.*, p. 112-113.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Kostanjevets » (p. 89), en fait le véritable père de Filip. Bien qu'il soit question d'un roi de Hongrie, alors que pour Filip il s'agissait du nom d'un roi de Pologne, en lisant ce nom (Sigismund) pour la deuxième fois, nous ne pouvons nous empêcher de penser à Filip et à son prénom de baptême. L'utilisation de ce nom dans cette réunion d'aristocrates intrigue, comme si l'auteur replaçait l'indice dans son cadre, pour nous signifier que là est sa place. Cependant, en se référant au roi de Pologne, tout en nous dévoilant l'origine royale, il nous détourne du roi de Hongrie et de la Hongrie, pour dissimuler jusqu'à la dernière scène l'identité du père mais aussi pour nous éloigner de l'Histoire croate.

> *« L'épouse du Ban, la comtesse Khuen-Hédervary, comtesse de Khuen depuis l'an 1361, comtesse de Lichtenberg et baronne de Neu-Lembach depuis 1573, maîtresse de Nuchtar, de Hédervar et Vicze, née comtesse Teleky, dame patronnesse royale et impériale, d'une noble lignée hongroise reconnue par le roi Sigismond il y a cinq cents ans, se tenait auprès de la balustrade avec la baronne Inkey née Ludmila, Théodora, Maria Gabrielle, comtesse de Deyn, fille du comte tchèque Franz de Paule, Maria, Zaharie, Anton, Wenzel Deyn et de la comtesse Marie de la Fontaine et d'Hamoncourt-Uverzagt, et avec la comtesse Julian Dräskovié-Erdödi […] »* (p. 95)

1.5 Filip signe « Philippe » graphie française

Filip se donne le prénom du père légitime mais signe « Philippe » graphie française (T.C. p. 78). Soulignons, d'emblée, que les traducteurs n'ont pas prêté l'attention requise à cette phrase du roman et ont orthographié le prénom en français « Philippe » dans tout le roman faisant perdre cette nuance fondamentale pour la compréhension de l'œuvre. Cette remarque de l'auteur est pourtant décisive. Que signifie cette nouvelle indication ? Bien qu'ayant pris le prénom de son père légitime, il veut s'en distinguer par un signe particulier qui est ici une graphie particulière. Distinguer la graphie dans la signature n'est-elle pas une manière de signifier que ce père légitime n'est pas vraiment son père. Cette signature, cette graphie, le différencie du valet de chambre et le désigne lui en tant qu'individu particulier à l'identité unique.

Sur un autre plan, il ne faut pas négliger l'influence considérable dans les pays de l'Europe centrale et de l'Est de l'esprit révolutionnaire français. Cette graphie ne symbolise-t-elle pas la volonté du héros de se démarquer *à la manière française* (graphie française), c'est-à-dire avec un esprit contestataire et révolutionnaire, de ces valets de chambre à la solde des royalistes.

1.6 Le nom du père légitime pour un fils illégitime

Par ailleurs, le prénom Filip peut être aussi croate. La prononciation et la transcription du suffixe « -icz » donne « -ić » en croate et le suffixe « -ić » est très courant pour les patronymes croates. Ainsi, à l'oral, anthroponyme et patronyme peuvent être ceux d'un Croate. Cette idée est renforcée par la signification du prénom Philippe, orthographié Filip : le cheval est le moyen de locomotion archétypal sur lequel les ancêtres de Filip sont arrivés dans les plaines pannoniennes. Ce patronyme peut appartenir

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

à un Croate qui porte les mêmes prénom et nom que son père. Or nous savons que Miroslav Krleža, auteur, a les mêmes prénom et nom que son père. N'est-ce pas là l'histoire d'un Croate qui est tout simplement notre écrivain, et ses interrogations, doutes, pensées sur l'identité, l'homme, la vie, la patrie, la nation, le peuple, l'Europe ?

Nous savons que Krleža était en conflit avec son père. Le critique littéraire et biographe de Krleža, Stanko Lasić dit : « majku je volio a to je bilo 'zabranjeno' – s ocem se 'morao' identificirati a to je bilo nemoguće »[10] (« Il aimait sa mère, mais cela était 'défendu', il 'devait' s'identifier à son père, mais cela était impossible »). Il ne faut pas négliger cet aspect de la biographie[11].

Mladen Engelsfeld[12], spécialiste de Krleža, nous a indiqué avoir découvert le nom de Filip Latinovicz sur la tombe d'un évêque dans une église de Budapest. Quand Anđelko Malinar, autre spécialiste, éditeur et ami de Krleža, a évoqué cette tombe à Krleža, ce dernier aurait répondu : « Vous flairez mes traces ! » Miroslav Krleža, père, serait un père fictif, qui aurait servi pour dissimuler la « faute » de l'évêque avec la jolie jeune fille — mère de Miroslav Krleža, fils —, femme de ménage dans l'évêché.

Miroslav Krleža, écrivain, a brouillé les pistes. Certes l'on retrouve l'élément autobiographique essentiel : l'enfant illégitime à la recherche du père et de ses origines. Néanmoins l'usage des noms propres est inversé. Miroslav Krleža, écrivain, fait porter à son personnage les mêmes prénom et nom que son père d'« adoption », alors que ces anthroponyme et patronyme seraient ceux du véritable père de l'écrivain : Filip Latinovicz. Dans le roman, le fils se prénomme Sigismund-Casimir Latinovicz. Il change son prénom de baptême pour prendre celui de son père dit légitime Filip. Il devient par conséquent : Filip Latinovicz qui est perçu comme une identité de substitution, donc une fausse identité. Le véritable père se nommant Silvije de Liepach. Le faux est présenté comme vrai et le vrai comme faux. Dans les deux cas, l'auteur et le personnage créé réussissent à se faire un nom par leur renommée : l'un par l'écriture (Miroslav Krleža, auteur), l'autre par la peinture (Filip Latinovicz, personnage fictif). Il serait d'un grand intérêt d'étudier cette inversion, mais l'œuvre de Krleža ne se réduit pas aux seuls faits autobiographiques.

Enfin, si nous considérons la racine du nom Latinovicz : « latin », et la graphie française du prénom Philippe, nous sommes en droit de nous demander si le héros n'est pas la synthèse de la civilisation gréco-latine ? Le retour de Philippe Latinovicz n'est-il pas un retour à l'origine de la civilisation gréco-latine, à l'origine de la culture européenne à travers le questionnement sur l'état actuel d'un pays européen la Croatie ? De nombreux chapitres du roman où l'on traite de l'Europe en comparaison avec la

[10] Stanko Lasić, Krleža, *Kronologija života i rada*, Grafički Zavod Hrvatske, Zagreb, 1982, p. 35.
— Stanko Lasić, *Krležologija. Ili povijest kritičke misli o miroslavu krleži* (Krlezologie. Ou l'histoire de la pensée critique sur Miroslav Krleža), en 6 volumes, Globus, Zagreb, T.I :1989 ; T.2 :1989 ; T.3 : 1989 ; T.4 : 1993 ; T.5 : 1993 ; T.6 ; 1993.

[11] Krleža a laissé peu de données sur ses parents, en particulier très peu sur son père et la famille paternelle. C'est peut-être là, selon Stanko Lasić, le point le plus marquant de la biographie de Krleža (*cf.* Lasić, *Krleža, chronologie de sa vie et de son œuvre, op. cit.*). Son père s'appelle aussi Miroslav Krleža.

[12] Mladen Engelsfeld, *Interpretacija krležina romana Povratak Filip Latinovicza*, Liber, Zagreb, 1975. Engelsfeld m'a donné ces précisions suite à mes interrogations sur les liens entre la biographie de Krleža et son premier roman.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Croatie (plus précisément de la Pannonie et de l'Europe ancienne) viennent renforcer cette hypothèse.

1.7 De vrais et faux noms

Les autres personnages du roman ont tous des identités multiples reposant sur des origines mélangées. Comme nous l'avons déjà remarqué, la mère de Filip, aux origines multiples, s'appelle Casimiera et pourtant tous l'appellent Regina. Il est précisé qu'elle n'a jamais très bien appris le croate mais connaît plusieurs langues étrangères ayant vécu dans plusieurs grandes villes d'Europe occidentale. Serge Kyriales (Sergije Kirilovič Kyriales), un autre personnage central, est qualifié de Russe ou Grec (p. 204), russo-levantin (p. 196), Géorgien (p. 206). Un Grec du Caucase de Smyrne par sa mère, de Kiev par son père, un Géorgien journaliste de Riga [Lettonie], qui préparait le punch tel que le buvait Liermontov, quand il était jeune et amoureux à Tiflis (p. 223). Bobočka Radajeva – Boba, dont ce n'est pas non plus le véritable nom, s'appelle Ksenija Radajeva, « Hongroise de Pannonie avec un mélange allemand-fourlan et sud-styrien dans son sang aristocratique ; aussi ne savait-elle pas le croate » (p. 223). Vladimir Baločanski, lui aussi, signe différemment depuis sa déchéance et sa faillite. Le nom de son père est : Ballocsanszky (T.C.p. 100)[13].

En somme tous ces personnages aux origines multiples, ces étrangers, constituent la Croatie :

> *« Des Lithuaniens, des Ukrainiens, des Véronais, des Pannoniens, des Hongrois ! De quelles distances, de quels brouillards lointains leurs corps étaient-ils venus dans cette boue transdanubienne, pour ramper maintenant dans de petits horizons ? Qui donc pouvait être logique dans ces enchevêtrements, dans ces déplacements permanents ? Il avait raison, l'autre nuit, ce Grec antipathique : la nationalité est un préjugé bourgeois. […] Il n'y a pas et il ne peut y avoir de logique ni dans les actes, ni dans l'évolution des individus, et cela surtout à l'intérieur des communautés aussi importantes que les peuples. Et ce type avait fait état de toute une littérature pour prouver que l'idée de peuple n'était qu'une fiction. 'Dans nos cerveaux, il n'y a d'ailleurs que des fictions. La morale en est une.' »* (p. 223)

1.8 Le nom des êtres et le nom de la nation

Ainsi un territoire représentant un pays et une nation ne correspond-il pas toujours à la nationalité des individus qui l'habitent. Les individus peuvent être un mélange de nationalités. Un individu peut aussi être la somme de plusieurs nationalités. Et plusieurs individus de nationalités différentes peuvent être en même temps dans un même lieu qu'ils considèrent tous pourtant comme leur lieu de vie ou/et d'origine. Ces mélanges et ces enchevêtrements sont la résultante des guerres, des occupations, des déplacements permanents, c'est-à-dire de migrations, d'émigrations, d'exil, de voyage, etc. Alors plus rien n'est simple. Tout est à la fois ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.

[13] Le texte original dit « Vladimir Balocanski, ili kao sto se njegov otac potpisivao : Ballocsanszky (Vladimir Balocanski, ou comme son père signait : Ballocsanszky » (TC., p. 100).

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Le questionnement sur l'identité des êtres est lié ici à l'interrogation sur l'identité de la nation ? Les anthroponymes des individus sont aussi problématiques que ceux des nations :

> *« Nous vivons aujourd'hui dans une politique de pures fictions. Nous appelons Croatie un pays qui, en réalité, n'est pas la Croatie, qui ne porte ce nom que depuis la fin du siècle dernier ; nous appelons Slavonie un autre pays qui n'est pas la Slavonie, mais qui, depuis qu'existe le royaume de Hongrie est autant un territoire hongrois que le sont Bihar et Szabolcs : une partie du royaume de Hongrie. Avec ces pays à pseudonymes nous traitons d'Etat à Etat, nous adoptons des assertions dont la science a depuis longtemps prouvé la fausseté, auxquelles s'opposent des documents et des lois, et contre lesquelles se rebelle notre honnête conviction, appuyée sur les preuves tirées des autorités reconnues en matière de droit constitutionnel. »* (p. 66)

Ces propos sont ceux d'un article publié par M. de Leipach, lequel lui valut d'être nommé préfet. Nous ne sommes pas sans remarquer qu'ici encore l'accent est porté sur les pseudonymes, des noms qui ne sont pas de vrais noms. Cette fois ces noms propres concernent la nation, l'Etat. L'interrogation est la suivante : Qu'est-ce que la Croatie ? Depuis quand existe-t-elle ? Pour qui existe-t-elle ? Qui la constitue ? Qui conteste son existence ? Etc.

En conclusion de cette première partie nous constatons qu'à travers le retour de Filip Latinovicz, il y a de multiples retours et ces retours convergent tous vers le retour de Filip. Il s'agit de Filip, l'un, l'unique qui se distingue du multiple, et l'un, le mélange du multiple. Ce sont ces deux perspectives qui font l'un. L'identité n'est pas l'un comme unique, elle est le multiple, le mélange.

> « *Le nom et le prénom, la condition autour d'un nom et d'un prénom donnés, ne sont que des marques extérieures et parfaitement superficielles ! Des mesures conventionnelles, futiles, bourgeoises ! Quel moyen, quelle garantie absolue pouvaient le convaincre, 'lui', que c'était bien réellement de lui-même qu'il s'agissait ? Son visage ? Mais ce visage était complètement transformé ! Ses mouvements ? Ses mouvements, aujourd'hui, étaient ceux d'un homme entièrement neuf ! La permanence d'un corps ? Il n'y avait plus en lui un seul atome de celui qu'il avait été onze ans plus tôt !* » (p. 42-43)
>
> « *Où donc est la preuve que notre 'moi' dure, que 'nous' sommes toujours 'nous', de façon constante et permanente, où est notre mesure en somme ?* » (p. 42)

L'identité n'est donc ni dans les signes corporels et gestuels, ni dans les marques conventionnelles. Pourtant « la continuité [du] 'moi' existe, quelque part, profondément cachée, confuse mais réelle et intense. » (p. 44) Cette identité est constituée

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

par les lieux, les êtres qui y sont attachés, les animaux, les odeurs, les sensations, les objets.

L'identité est donc ce qui ne se donne pas à voir. Elle est cachée, il faut la chercher derrière les apparences, les signes extérieurs. L'identité est une « continuité », un « réseau vivace », des « rapports », un « pont ». L'identité n'est pas l'avant ou l'après, elle est un tout. Elle est constituée du moi avant le départ et du moi au retour. Elle vit sous les objets d'avant et sous ceux du retour. Tout comme la nation est un « préjugé bourgeois », constituée en réalité d'un mélange hétérogène d'êtres distincts par leurs origines. Tout comme la nationalité est un mélange de nationalités diverses et nombreuses au gré de l'Histoire sans cesse en mouvement.

1.9 Prénom de baptême : Sigismund-Casimir

Filip est le fruit, ou le produit, de deux êtres aux origines complexes et mystérieuses, de milieux sociaux opposés : le préfet et la femme de chambre d'hôtel. Ce couple a marqué sa parité dans le prénom donné au baptême : Sigismund-Casimir. Sigismund représentant le père et son milieu ; Casimir étant la variante masculine de Casimiera, le véritable prénom de sa mère. Le couple est ainsi constitué du véritable père symbolisé par le prénom Sigismund, et de la véritable mère symbolisée par le prénom véritable de la mère. Pour se distinguer de ce couple (aristocratie et fille de mauvaise vie), Filip optera pour le valet de chambre (le peuple) en changeant ses prénoms de baptême et finira par signer Philippe, graphie française pour se démarquer et se re-nommer grâce à la renommée acquise par la peinture.

De même que l'écrivain signe ses œuvres, de même le peintre signe ses toiles. La signature est indissociable de l'œuvre. Il est dit que Filip signe « Philippe » ; il n'est pas dit s'il signe seulement Philippe ou Philippe Latinovicz. Son prénom orthographié différemment de celui de son père légitime ne devient-il pas le nouveau nom de Filip ? N'est-il pas l'homme d'un prénom, le sien, celui qu'il s'est fait en passant par l'étranger.

Lui dont le père est une « inconnue » a choisi l'étranger, « l'inconnu », pour se métamorphoser, changer de statut (le peintre), d'identité en acquérant une renommée : en devenant un peintre « connu » et « reconnu ». Cette métamorphose s'applique aussi au prénom qui s'orthographie à la française.

Lui à qui sa mère a fermé la porte et ouvert la voie de l'émigration, avec la peinture, conquiert tous les espaces. La popularité d'un peintre fait que son œuvre voyage sans l'auteur ; elle peut occuper tous les espaces à la fois : publics et privés, et ouvrir toutes les portes. Sa renommée est mondiale. Elle lui permet d'être présent partout, malgré l'absence.

Mais la peinture que pratique Filip, fauvisme le plus moderne, n'intéresse pas les gens de Pannonie. L'Art, pour les gens de Pannonie, est avant tout naïf, lié aux occupations et préoccupations des paysans, d'où la référence aux villages de peintres-paysans. Sinon il apparaît comme superflu, inutile. Pour les paysans Filip reste incompris, un exilé, un étranger, même à son retour. Nous allons voir dans la seconde partie qu'il faudra passer par la réappropriation de la langue croate, en l'occurrence le dialecte

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

kaïkavien, et aider les paysans à sauver leur bien le plus cher, le taureau, pour enfin être reconnu par les gens de Pannonie.

2 Un roman initiatique : à la recherche d'un nom

Le chapitre IX du roman se ferme sur les deux phrases suivantes :

> « *Od Turčinova pa preko Kolca i Batine, od Mračnog do Krivog Puta i Jame pukla je Filipova slava preko noći. On je u ustima narodnim postao onaj gospodin koji je spasao Hitrečeva bika.* » (T.C.p. 57)
>
> « De Tourčinovo en passant par Kolac et Batina, de Mračno à Krivi Put et Jama, la gloire de Filip éclata pendant la nuit. Dans la bouche populaire il était devenu le monsieur qui avait sauvé le taureau d'Hitrec. »

Ces deux dernières phrases sont essentielles à la compréhension de l'épisode narré dans le chapitre mais également de l'œuvre, comme nous allons tenter de le montrer. En effet, nous remarquons que les toponymes et le patronyme ont tous un sens double (toponymes qui ont un ou plusieurs sens en tant que nom commun). Pour le lecteur croate, ils sont très courants, et certainement n'y prête-t-il pas attention, mais il en connaît tous les sens. Cependant, ce sens double systématisé pour tous les toponymes et le patronyme nous interroge. Prenons-les par ordre.

2.1 Toponymes et patronymes synthèse de l'initiation de Filip

1) Les toponymes :

   « Turčinovo », vient de « Turčin » qui signifie Turc.
   « Kolac » : pieu, piquet, pal, échalas, épieu.
   « Batina » : bâton, gourdin.
   « Mračan » : obscur, noir, sombre, ténébreux.
   « Kriv » : courbe, incurvé, infléchi, déformé.
   « Put » : voie, chemin, route, piste, sentier.
   « Jama » : fosse, fossé, trou.

2) Le patronyme :

   Hitrec, vient très probablement de Hitar (hitra-hitro) : rapide, prompt ; agile, leste, alerte, adroit ; rusé, astucieux.

   Ce patronyme est aussi très courant en Zagorje (Croatie).

Si un lecteur croate ne prête pas nécessairement attention à ce double sens, un lecteur français, à travers la traduction qui en a été faite, ne s'y attardera pas :

> « De Tourtchinovo par Lolats et Batina, de Kratchni à Krivi Put et Yama, Philippe devint célèbre en une seule nuit. Dans la bouche populaire il était désormais le monsieur qui avait sauvé le taureau de Hitrets. » (p. 79)

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Non seulement il y a des erreurs dans l'orthographe des toponymes (Lolats au lieu de Kolac, Kratchni au lieu de Mračni), mais le double sens n'est nullement rendu. Pour un lecteur français, ces toponymes conservent leur unique valeur de toponyme, difficilement prononçables, gardant essentiellement leur valeur de référents étrangers.

Or de quoi s'agit-il exactement ? Il est question dans ces phrases de la gloire de Filip acquise en une nuit auprès du peuple grâce à son exploit : sauver le taureau de l'incendie.

Filip vient d'être reconnu par le peuple en une nuit alors qu'il était jusqu'à ce jour perçu comme un étranger au métier inutile (peintre), dont seule la renommée internationale lui avait permis de revenir au pays d'origine. Jusqu'alors il était reconnu sur le plan international mais n'était pas reconnu sur le plan national, par le peuple croate, plus précisément les paysans de la région dont il est originaire. Or, en sauvant le taureau, il acquiert la gloire qu'il n'avait pas réussi à gagner jusqu'alors auprès d'eux.

En ces deux phrases sont synthétisés l'initiation de Filip et le basculement structurel du roman. Reprenons maintenant les toponymes et le patronyme dans cette perspective.

2.2 Un vieux mot kaïkavien oublié

Avant de courir dans la nuit sauver le taureau de l'incendie, Filip, endormi, rêve d'un monstre, d'une sorte de tank comparé à un mammouth, ou de chaudière de paquebot d'où jaillissent des flammes, dévalant et détruisant tout sur son passage. Nous savons que dans les rites initiatiques le voyage dans l'au-delà, dans le domaine de la mort, se fait par la perte de connaissance réelle ou simulée[14] qui est en quelque sorte un rite de préparation à l'initiation. L'initiation est un acte d'une grande importance et il nous faut souligner son caractère dramatique : « L'initiation est, dans tous les cas, un acte d'une exceptionnelle gravité, et il est normal qu'il requiert des sortes de rites préliminaires. En outre, cette phase d'attente doit mettre le novice dans une disposition d'angoisse religieuse, propre à préparer son cœur aux révélations sacrées[15]. » Filip sortira de son rêve en entendant les paysans crier « au feu » (*ogenj*) en kaïkavien (les termes utilisés plus couramment sont *vatra* ou *gori*). Il faut retenir ici qu'en entendant un vieux mot kaïkavien il se sent de nouveau chez lui, dans son pays. Il a le sentiment très vif de ses attaches avec le pays, d'appartenir à Kostanjevec, et il lui semble naturel d'aider à sauver le taureau de Hitrec, par solidarité avec son peuple.

2.3 Rhombe ou bull-roarer

Dans les rites initiatiques, la présence du taureau est hautement symbolique : « La nuit, gronde la voix des morts, c'est-à-dire cet instrument universellement attesté, le rhombe si on lui donne son nom grec, le bull-roarer ou mugissement du taureau pour employer un terme plus descriptif[16]. »

[14] Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, PUG, Grenoble, première édition 1973, deuxième édition revue et augmentée 1987, p. 19.

[15] **Ibid.*, p. 13.

[16] *Ibid.*

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Le taureau se trouve dans l'étable et l'étable brûle.

Avant d'entrer dans le lieu de l'initiation le myste doit être purifié, c'est-à-dire qu'il doit être dépouillé de ce qui illusionne : « Une partie du rituel proprement dit comporte du reste des purifications par les éléments, car, dit le Vénérable 'pour faire un sage, il faut dépouiller tout ce qui nous illusionne ici-bas'[17]. » Le feu est l'élément purificateur.

2.4 Le toponyme : « Kolac »

Le lieu de l'initiation doit avoir une valeur sacrée. « Or, tout sacré est terrible. C'est en outre dans cet espace que se trouvent les objets sacrés visibles des seuls initiés : bull-roarers, dessins ou figures représentant les ancêtres mythiques, et tout ce qui sera nécessaire aux épreuves[18]. » Nous retrouvons ici le taureau. Souvenons-nous que le taureau est l'unique trésor d'Hitrec, et ajoutons qu'il est l'unique trésor des paysans. En cela l'étable est un lieu d'une grande importance pour le paysan : « Ce qui rapproche tous ces espaces, de l'enclos rudimentaire des primitifs au temple le plus orné [...] c'est qu'ils réalisent un espace dont les caractéristiques diffèrent de celles de l'espace tel qu'il est saisi par l'expérience. Il est en quelque sorte valorisé et ce qui s'y passe est hors de l'expérience commune. Ce n'est pas pour rien qu'il est entouré d'une palissade de pieux[19]. » Relevons ici la palissade de pieux, et remarquons que le terme pieu est contenu dans la série des toponymes.

2.5 Les toponymes : « Batina », « Mračan », « Kriv », « Put », « Jama »

> « Ainsi, ces rites d'entrée, dit Simone Vierne, soit qu'ils miment de façon inverse l'évanouissement (aux yeux des autres par la dissimulation du myste, par rapport au myste par une réelle perte de conscience), soit qu'ils accentuent le côté périlleux et surhumain de l'entreprise par la dramatisation de l'entrée paradoxale, prolongent et complètent la phase préparatoire : la séparation d'avec le monde profane a eu lieu et elle est irréversible. À partir de ce moment, commence 'la route pleine de dangers', ainsi que chante Sarastro en lisant l'inscription sur la porte du Temple[20]. »

Nous retrouvons ce côté périlleux et surhumain de l'entreprise dans *Le retour de Filip Latinovicz*, « Les poutres de l'étable fumaient déjà comme des piliers ardents, il s'en fallait d'une minute pour que tout s'écroulât en un seul brasier : les poteaux et toute la charpente de bois allaient flamber comme paille. L'instant était décisif. Se trouver face au monceau infernal de poutres et de planches en feu et sentir croître sa propre force jusqu'à la décision : là, devant tout Kostanjevec en émoi, se jeter dans la fournaise et ramener le taureau de Hitrec qui n'était pas assuré. » (p. 78-79)

Dans les toponymes dont nous avons donné la signification, nous remarquons la présence de la route sombre et tortueuse et de la fosse qui pourraient symboliser cette route pleine de dangers. Les Turcs aussi peuvent symboliser ce danger en ce sens qu'ils représentent une occupation étrangère, une domination et une oppression. Le pieu et

[17] *Ibid.*, p. 17.
[18] *Ibid.*, p. 15.
[19] *Ibid.*, p. 14-15.
[20] *Ibid.*, p. 22.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

le bâton peuvent également être les dangers qui guettent le futur initié. Andrić, dans *Le pont sur la Drina*[21], relate une scène des plus horribles : sous l'occupation ottomane, un paysan non-musulman de Bosnie est empalé vivant sur un pieu par des gendarmes Turcs.

« Le candidat maçon qui a été dûment averti par le Grand Expert, que 'S'initier, c'est apprendre à mourir', entre dans la 'chambre de réflexion', dont les ténèbres et les symboles mortuaires indiquent assez le sens. […] Le cabinet de réflexion est appelé parfois 'Cabinet des épreuves effrayantes'. En tout cas, cette 'purification' est un dépouillement total de l'être ancien, un retour aux formes pures élémentaires. […] Mais les initiations surtout archaïques, vont plus loin encore : elles veulent véritablement 'tuer' celui qui doit ensuite 'naître une seconde fois' : c'est très exactement le sens qu'il faut donner aux tortures initiatiques, dont on sait qu'elles peuvent atteindre une très grande cruauté. 'La souffrance', note M. Eliade, a une valeur rituelle : la torture est censée être effectuée par les êtres surhumains. […] Les anciens alors qu'ils battaient les *Koy*, disaient être en train de les 'tuer', de 'manger de la viande'[22]. » Les toponymes signifiant pieu et bâton ont, très probablement, ici le sens de souffrance et de torture.

« Il est rare que les initiations de puberté ne comportent pas le passage dans un fossé, tombe ou tunnel[23]. » Rappelons la présence du fossé dans la série des toponymes. De plus, dans certains cultes, fossé et taureau sont liés : « Dans le culte de la Grande Mère, à Rome, le taurobole gardait la marque des cultes orientaux de Cappadoce et d'Arménie : dans le sanctuaire se trouvait un fossé entièrement recouvert par une claie, sous laquelle descendait le novice le jour de son 'baptême'. Le novice y était aspergé du sang du taureau sacrifié à la surface par le prêtre[24]. »

Dans les rites d'initiation, l'important est d'affronter un danger, bien souvent un monstre (Filip court non seulement le risque de périr dans l'incendie mais aussi d'être éventré par le taureau pris de panique), et de sortir vivant de cet affrontement qui pourrait entraîner la mort[25]. Le monstre, dit Simone Vierne, « demeure ce lieu du chaos, ce lieu prénatal, par lequel il faut passer, ou qu'il faut surmonter, pour renaître. […] En fait, toute une série de rites répète les moments mythiques du passage du Chaos à la Création[26]. »

2.6 Le patronyme « Hitrec » : descente en enfer

Notons de plus que le patronyme Hitrec, qui vient très probablement de Hitar a également une portée symbolique dans son sens d'« astucieux, rusé », c'est-à-dire *malin*. Hitrec ne serait-il pas la figure symbolique du Malin. Cet exploit du sauvetage du taureau est la descente aux enfers qui figure le voyage symbolique vers la mort initiatique[27]. Dans le roman l'entrée dans l'étable est dépeinte comme une descente en

[21] Ivo Andritch, *Il est un pont sur la Drina, chronique de Vichégrad*, traduction Georges Luciani, Plon, Paris, 1962.
Ivo Andric, *Le pont sur la Drina*, traduction Pascale Delpech, Belfond, Paris, 1994.
[22] Vierne, *op. cit.*, p. 21 et p. 25-26.
[23] *Ibid.*, p. 31.
[24] *Ibid.*
[25] *Ibid.*, p. 37.
[26] *Ibid.*, p. 38-39.
[27] *Ibid.*, p. 22.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

enfer : « Cependant il n'arrivait pas à saisir le motif qui l'avait effectivement précipité dans l'enfer pour ramener le taureau de Hitrets. » (p. 79) Ce qui vient étayer notre propos.

L'initié est celui qui meurt pour renaître en un homme nouveau. Son nouvel état commence par un « retour à l'enfance, symbole du degré suprême, de la perfection du savoir, précise M. Zahan »[28]. Le retour à l'enfance est symbolisé par le retour à la langue de l'enfance (par le terme « *ogenj* » et à travers la langue de son enfance le retour au pays de son enfance, c'est-à-dire le lieu de son enfance). En d'autres mots c'est le retour à un état d'avant l'état d'étranger (d'émigré).

2.7 L'enfant de la Veuve

Notons, par ailleurs, que pour la franc-maçonnerie le néophyte, par l'initiation, est « devenu l'*enfant de la Veuve*. Il a donc accédé à un autre mode d'être, celui de l'initié, […]. On peut alors ôter le bandeau des yeux, car il est *éveillé* à la vie véritable[29]. » Ce n'est pas sans nous rappeler que Filip est l'*enfant de la Veuve* (sa mère). Ce statut de Veuve aurait-il dans ce cas une portée hautement symbolique dans toute l'œuvre ? De plus, lorsqu'il se « réveill[e] complètement » (p. 78) en entendant les paysans crier au feu, ce vieux mot kaïkavien « réveille » (p. 78) en lui le sentiment profond de ses attaches avec le pays. Nous pouvons dire que le mot et l'épreuve qu'il aura à affronter l'éveilleront à la vie véritable, celle de son enfance, de l'origine de son enfance.

2.8 Le Temps du Rêve : un temps réversible

Le rêve qui précède la scène de l'incendie est lui-même un rêve d'incendie. C'est au sortir du rêve que lui parvient le mot kaïkavien oublié. Mais l'on peut penser que ce mot est aussi ce qui l'a réveillé. Le mot appartient donc à la fois au rêve et à la réalité. « Le *Temps du Rêve*, belle formule de nombreux rituels qui désigne un Temps sacré, hors du Temps profane. Par cette participation qui rend présents des événements ayant eu lieu à l'origine, le Temps est aboli. Il a perdu le caractère du temps profane, du temps que nous vivons et qui fait la misère de la condition humaine. Il est devenu réversible, puisqu'on peut revivre un événement passé. En outre, il a une valeur particulière puisqu'il est un 'temps de commencement' et qu'il a ainsi une jeunesse éternelle, un pouvoir de renouvellement sans cesse renaissant[30]. » Le temps est bien devenu un temps réversible où ce qui appartient au présent appartient aussi au passé. Et ce passé que l'on se remémore, que l'on revit à travers la mémoire, est le commencement du nouvel état, de la renaissance.

2.9 Le toponyme « *Turčinovo* »

Revenons à « *Turčinovo* », le premier toponyme de la série. Nous avons vu sa symbolique dans le sens de Turcs. Il nous semble, cependant, que nous n'avons pas épuisé la richesse de ce premier toponyme. Nous voudrions poser une hypothèse qui nous semble riche d'implications. (Précisons simplement que Krleža était un esprit encyclopédique et qu'il a été responsable de la rédaction de l'Encyclopédie yougoslave,

[28] *Ibid.*, p. 47.
[29] *Ibid.*, p. 48.
[30] *Ibid.*, p. 87.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

aussi connaissait-il parfaitement les familles de mots et leurs divers sens.) Si nous gardons le sens de toponyme, ce terme désigne un lieu, si nous le traduisons par le sens étymologique de la racine, il désigne des personnes : les Turcs, en d'autres mots « le lieu des Turcs », « le monde des Turcs », « l'univers des Turcs ». Le « monde », l' « univers » se dit aussi « svijet ». Or en changeant uniquement la première lettre du terme svijet-cvijet, et en lui associant *Turčin*, nous obtenons : *Turčin-cvijet*, dans le sens de *Narcisse*. Pour Filip, individu exclusivement tourné sur lui-même, s'initier ne serait-il pas sortir de son narcissisme pour aller vers l'autre et être reconnu par l'autre en adoptant ses valeurs (ici le trésor à sauver étant le taureau) ?

2.10 La recherche du père : recherche de la connaissance

Enfin pour conclure, la recherche du « père », dans *Le retour de Filip Lantionvicz*, ne serait-elle pas la recherche du savoir ? : « il y a analogie entre les formes [du] savoir qui passe […] de l'initié au novice, du 'père' au fils spirituel, et que ce dernier recherche avec une ardeur qui a souvent surpris les ethnologues, d'autant que les épreuves pour y accéder sont effrayantes pour lui[31]. »

Cette recherche du père se fait sous un feu de questions sur tout ce qui l'entoure :

> *« Fortement troublé par le doute concernant sa naissance, Philippe s'égarait dans des hypothèses lourdes de mystères ; pour lui, dès le début, tous les contacts avec la réalité étaient entourés de mystère : le tic-tac amorti des horloges, le parfum dense des jasmins, les murs gris dans le reflet d'une aube embrumée, la sensation du verre froid contre la lèvre fiévreuse, le goût amer de l'eau qui passe en boules tièdes à travers le gosier malade, les poignées de porte humides et le corps exténué participaient aux persévérantes recherches que Philippe faisait sur les causes premières. »* (p. 165)

Cela nous permet de mieux comprendre la structure du roman qui repose sur un questionnement permanent, une interrogation toujours ouverte où persiste le doute, où les êtres et les choses restent à définir ou redéfinir. Impossible de finir l'œuvre, elle demeure œuvre ouverte sur les yeux de Filip qui regarde par la fenêtre les yeux morts mais ouverts de Boba qui semblent regarder… Regarder qui, regarder quoi, regarder pourquoi ?

2.11 Retour sur le patronyme Latinovicz

Il est cependant impossible de conclure sans revenir au patronyme Latinovicz et montrer les liens inextricables qui lient les différents anthroponymes dans l'œuvre.

Si nous prenons la racine : « latin » et établissons un lien avec les événements historiques auxquels fait référence la scène de l'incendie[32] qui précède le sauvetage du

[31] *Ibid.*, p. 66.

[32] La scène du feu n'est-elle pas une métaphore de la situation historique qui nous est suggérée par la référence au ban Jelačić ? Le ban de Croatie, Josip Jelačić, importante figure du mouvement national croate, est soutenu par les Habsbourg pour écraser la révolution hongroise. Il revendiquera l'unification politique de tous les territoires croates de l'Empire et abolira le servage. Le tableau de la Diète de 1848 représente

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

taureau, nous pouvons poser l'hypothèse que ce patronyme représente la langue latine et sa place de langue officielle jusqu'au XIX[e] siècle en Croatie. Par ce patronyme, l'auteur induit l'idée que les Croates ne parlent pas leur langue, qu'ils l'ont même oubliée pour la plupart. Quant à ceux qui sont d'origine étrangère, ils ne font nullement l'effort de l'apprendre. La référence au tableau du ban Jelačić nous ramène à la date de la suppression du latin comme langue officielle et l'instauration du croate comme langue officielle.

Le texte fonctionne sur deux plans. À travers l'initiation du héros se dessine l'initiation du peuple croate. Filip sauvera le taureau après avoir entendu le vieux mot kaïkavien oublié. En se réappropriant la langue croate, il redevient un Croate solidaire du paysan croate et conséquemment reconnu par lui. Il en est de même du peuple croate qui se débarrassant d'une langue étrangère, et d'une certaine manière d'une domination étrangère, peut reconquérir sa propre langue et construire son propre destin.

Point n'est donc étonnant que le retour de Filip Latinovicz se fasse débarrassé du « Filip » et du « Latinovicz », sous les traits de « Philippe » qui, pensons-nous, n'est autre que l'écrivain, seul en mesure de connaître le kaïkavien de par sa grand-mère[33].

La traduction du roman a gommé des procédés littéraires récurrents du style narratif de Miroslav Krleža, à l'œuvre dans ses créations, rendant le récit difficilement compréhensible. Tel est le cas aussi pour son autre roman *Na rubu pameti* (Aux confins de la raison), traduit en français *Je ne joue plus*[34], où les patronymes des personnages ont été majoritairement remplacés par des initiales. Nous émettons l'idée que la traduction infidèle des anthroponymes, patronymes et toponymes révèle une compréhension partielle de l'œuvre et instaure des contradictions, voire des contresens.

---

le ban « illuminé par le rougeoiement intense du feu s'adress[ant] aux dignitaires et aux notables croates » (p. 78). Une fois de plus le feu est dedans et dehors. Le feu était dans le cauchemar de Filip et il était aussi à l'extérieur. Tout comme le feu du tableau et celui de l'incendie. L'on passe des carreaux des petites fenêtres, à travers lesquels se déplacent des raies de lumière rouge foncé, au « reflet de la flamme qui dansait sur la figure du 'ban' » (p. 78). L'on pourrait penser qu'il s'agit de la même flamme, celle de l'extérieur, qui se reflète sur le tableau et qui lui donne un autre éclairage. Or le tableau lui-même représente un feu. Ainsi deux feux s'y mêlent. Passé et présent se mêlent et s'entremêlent de sorte que l'on ne sait plus s'il s'agit du présent ou du passé ou du passé-présent.
1847 marque la fin du latin comme langue officielle en Croatie. Le croate devient la langue officielle au Sabor. Nous sommes en période Illyrienne : « Au cours des luttes politiques qui suivirent, les nationalistes, membres du Parti national né de la fusion des Illyriens et des conservateurs, obtinrent la majorité au Parlement, et en 1847, la langue croate fut enfin proclamée langue « diplomatique », c'est-à-dire officielle. Il fut décidé que la langue nationale aurait désormais la même valeur et les mêmes prérogatives qu'avait eu le latin jusqu'alors. Le promoteur de cette mesure fut Ivan Kukuljević, assisté des nouvelles forces politiques qui s'étaient dessinées. » (*in* Zvane Crnja, *Histoire de la culture croate*, Zagreb, 1966, Secrétariat de l'information, traduit du serbo-croate par Janine Matillon, p. 268)
1848 est la date de nomination du ban Jelačić et de la guerre contre la Hongrie.
Il y a, sans nul doute, un lien entre ce rêve « d'une femme pâle et inconnue » (p. 78) et la Croatie comparée à une femme : « Un historien de l'époque, Pavel Stoos, décrit la Croatie du temps sous les traits d'une femme abandonnée de tous, qui va même oublier sa langue. » (*in Précis d'histoire des littératures croate et serbe*, extrait de l'ouvrage *Jugoslovenska književnost*, de A. Barac à l'usage des étudiants de l'INALCO et traduit par leurs soins, Publications Langues'O, 1981, p. 83)

[33] Filip est le fils de Regina et de Filip qui ne savent pas le croate ou peu, or dans la scène du rêve Filip entend un vieux mot kaïkavien oublié ce qui lui donne l'impression d'appartenir au lieu, de faire partie de Kostanjevec. La langue se transmet par la mère, de surcroît lorsque le père est mort. Aussi est-il difficile de penser que Filip puisse connaître le kaïkavien. Miroslav Krleža quant à lui a vécu durant son enfance de longues années avec sa grand-mère qui lui a transmis le kaïkavien.

[34] *Je ne joue plus*, traduit du croate par Janine Matillon, Seuil, Paris, 1970.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

La traduction d'une œuvre littéraire est l'expression d'*une perception* de l'œuvre, celle du traducteur. Or, l'œuvre sera introduite par le truchement de cette perception singulière, voire figée, en l'absence d'une nouvelle traduction, dans une autre culture. Cette perception subjective deviendra la perception générale des lecteurs de l'autre culture. D'où, peut-être, pour cet écrivain majeur qu'est Miroslav Krleža, la non-réception[35] de son œuvre en France malgré six romans traduits.

3 En guise de conclusion : *realia* culturelles et *reale* auctoriale

L'œuvre fictionnelle nécessite une analyse littéraire critique informée des procédés stylistiques de l'auteur et de leur portée symbolique et sémantique. Outre le repérage des *realia* cuturelles, pour lesquelles le traducteur adopte une stratégie traductionnelle réfléchie en vue de rendre accessible l'étranger qu'elles représentent, devrait s'ajouter l'analyse de l'usage qu'en fait l'auteur dans son œuvre. L'auteur *étrangéise* sa langue, rendant étranger le familier, à travers des procédés qui lui sont propres. L'*étrangéisation* opérée par l'auteur rend étrangère la lecture de ses œuvres tant pour les lecteurs locuteurs de la langue que pour les lecteurs étrangers. Ainsi, dans le jeu de l'écriture romanesque, le familier devient *realia* pour tous les lecteurs. Seule une lecture avertie leur permettra d'accéder au sens. [36]

Les *realia* culturelles, identifiées comme les *seules realia* dans l'œuvre littéraire et appréhendées *seulement* comme telles par le traducteur, peuvent mener à une lecture et à une traduction erronées. Ceci expliquerait peut-être certaines négligences dans la traduction de l'onomastique. Or, dans chaque langue, les *realia* culturelles s'inscrivent à travers la *reale* intrinsèque à la littérature : l'*étrangéisation* de la langue, qui n'est pas d'ordre culturel mais auctorial.

Références bibliographiques

ANDRITCH Ivo (1962), *Il est un pont sur la Drina, chronique de Vichégrad*, traduction Georges Luciani, Plon, Paris.

ANDRIC Ivo (1994), *Le pont sur la Drina*, traduction Pascale Delpech, Belfond, Paris.

CRNJA Zvane (1966), *Histoire de la culture croate*, Zagreb, Secrétariat de l'information, traduit du serbo-croate par Janine Matillon.

ENGELSFELD Mladen (1975), *Interpretacija krležina romana Povratak Filip Latinovicza*[Étude du roman de Krleza : Le retour de Filip Latinovicz], Liber, Zagreb.

KRLEZA Miroslav (1970), *Je ne joue plus*, traduit du croate par Janine Matillon, Seuil, Paris.

KRLEŽA Miroslav (1973), *Povratak Filipa Latinovicza* [Le retour de Filip Latinovicz], Matica Hrvatska, Zora, Zagreb.

KRLEZA Miroslav (1988), *Le retour de Philippe Latinovicz*, traduit du serbo-croate par Mila Djordjevic et Clara Malraux, Calmann-Lévy, Paris.

[35] Danica Rajić, « Le problème de la réception de Miroslav Krleža en France », sous la direction des professeurs François De Labriolle et Janine Matillon-Lasić, Université Paris III – INALCO, 1986.

[36] L'étrangéisation est un néologisme que nous avons créé pour exprimer le concept littéraire et anthropologique "rendre étrange, rendre étranger". Cf. PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa, *Le phénomène culturel de l'émigration une nouvelle forme de l'imaginaire (sur l'exemple de la littérature croate)*, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1995, publié en Microforme de : No.3 vol. (653 f.) : ill. ; 30 cm., http://www.sudoc.fr/104552034.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

LASIĆ Stanko (1982), *Krleža*, *Kronologija života i rada Krleža*, [Chronologie de la vie et de l'œuvre de Krleža], Grafički Zavod Hrvatske, Zagreb.

LASIĆ Stanko (1989-1993), *Krležologija. Ili povijest kritičke misli o miroslavu krleži*[Krlezologie. Ou l'histoire de la pensée critique sur Miroslav Krleža], en 6 volumes, Globus, Zagreb, T.I :1989 ; T.2 :1989 ; T.3 : 1989 ; T.4 : 1993 ; T.5 : 1993 ; T.6 ; 1993.

MATKOVIC Marijan (1977), *La vie et l'œuvre de Miroslav Krleža*, traduit du serbo-croate par Janine Matillon, UNESCO, Paris.

PEJOSKA-BOUCHEREAU Frosa (1995), *Le phénomène culturel de l'émigration une nouvelle forme d'imaginaire (sur l'exemple de la littérature croate)*, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, publié en Microforme de :#3 vol. (653 f.) : ill. ; 30 cm.

PEROCHE Gregory (1992) *Histoire de la Croatie et des nations slaves du Sud (395-1992)*, F.X. de Guibert (O.E.I.L.), Paris.

POMMIER Jean (1953), « Comment Balzac a nommé ses personnages », *in* : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 3-5.

Précis d'histoire des littératures croate et serbe(1981), extrait de l'ouvrage *Jugoslovenska književnost*, de A. Barac à l'usage des étudiants de l'INALCO et traduit par leurs soins, Publications Langues'O.

RAJIĆ Danica (1986), *Le problème de la réception de Miroslav Krleža en France*, thèse de troisième cycle, sous la direction des professeurs François De Labriolle et Janine Matillon-Lasić, Université Paris III – INALCO.

VIERNE Simone (1987), *Rite, roman, initiation*, PUG, Grenoble, première édition 1973, deuxième édition revue et augmentée.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508